
Pris dans les fils de Chiharu Shiota :

Une exposition qui m'a enfermé

(pour mon plus grand bien)

Chiharu Shiota. Un nom qui ne me disait pas grand-chose avant d'entrer dans cette exposition, mais qui, en l'espace de quelques minutes, a véritablement tissé quelque chose en moi. Il y a des expositions qui nous marquent par leur esthétique, d'autres par leur message, et puis il y a celles qui nous envoûtent au point de nous faire douter de nous même. L'exposition de Chiharu Shiota, c'est un peu tout ça à la fois : un voyage entre poésie visuelle, angoisse existentielle et joyeux bordel de fils emmêlés.

L'artiste japonaise, née en 1972, transforme l'espace en un immense labyrinthe de souvenirs et d'émotions. Ses installations sont faites de fils tendus, d'objets du quotidien suspendus, de morceaux de vie éclatés. Une obsession qui vient sûrement de son propre vécu, marquée par l'éloignement notamment.

J'ai parcouru cette exposition comme on traverse un rêve. Ou un cauchemar.



Des valises, des fils, des fenêtres et des membres égarés

Dès le début, impossible de ne pas être frappé par ces objets suspendus dans l'espace. Une barque flottant dans une mer de fils rouges, des valises attachées comme des âmes en transit, des morceaux de corps au sol, vestiges de quelque chose qu'on ne comprendra jamais totalement. Des cadres de fenêtres empilés comme des souvenirs superposés, dépendants de ce qui semble irréconciliable.

Tout ici parle de mémoire, d'absence, de liens que l'on garde ou que l'on perd.

Mais au-delà de la contemplation, quelque chose m'a pris à la gorge. Un piano.



Le piano enchaîné : obsession et oubli de soi

Cet instrument-là n'a plus rien d'un objet de musique. C'est une cage. Un piège. Une métaphore parfaite de ce qui peut être la création quand elle dépasse l'artiste lui-même.

J'ai vu dans ce piano l'image du musicien qui joue, qui répète, qui s'acharne. Les fils noirs, comme des toiles d'araignées, l'enserrent, l'étouffent. Il ne peut plus s'échapper. Il n'est plus qu'une extension de son instrument, ou peut-être est-ce l'inverse. Qui emprisonne qui ? (me rappelle un certain Andrew Neiman)

Les touches sont usées. L'objet a vécu. Il a absorbé les heures de travail, les doutes, la perfection impossible à atteindre. C'est la rigueur, la douleur, la frustration. Ce sont les nuits passées à répéter le même geste, à prolonger quelque chose qui ne viendra jamais.

Je vois dans ce piano des artistes, mais aussi tous ceux qui se perdent dans leur quête. C'est du génie et de l'aliénation. De la passion et de la souffrance. Et moi, face à lui, je sens tout ça.



L'art qui enferme et libère à la fois...

Ce que j'aime dans l'art, c'est quand il me prend par surprise. Quand il m'oblige à m'arrêter, à ressentir, à voir autrement. L'exposition de Chiharu Shiota fait ça. Elle enferme dans ses fils, mais elle ouvre aussi des portes.

Je suis sorti avec la sensation étrange d'avoir laissé quelque chose derrière moi. Comme si un de ces fils rouges s'était accroché à moi et continuait de me relier à ce que j'avais vu.

Peut-être que l'art sert à ça, finalement. À nous enrouler dans des émotions qu'on n'avait pas prévu et à nous forcer à les porter un peu plus loin.